

Histoire des Arts

Diplôme National du Brevet 2011

Dossier n° 5

Utopie et revers.

rasés de près ; impossible de se tromper sur leur compte. Montag sursauta, sa bouche s'ouvrit. Avait-il jamais vu un pompier qui n'eût pas les cheveux noirs, les sourcils noirs, un visage farouche et le teint bleu acier de qui vient de se raser tout en ayant l'air d'en avoir encore besoin ? Ces hommes lui renvoyaient tous sa propre image ! Tous les pompiers étaient-ils choisis en fonction de leur aspect aussi bien que de leurs penchants ? De cette couleur de cendre qu'ils affichaient, et de la pétuelle odeur de brûlé que dégageaient leurs pipes ? Comme le capitaine Beatty, là, qui se levait dans un épais nuage de fumée. Qui ouvrait un nouveau paquet de tabac, froissait l'enveloppe de cellophane dans un bruit de feu qui crépite.

Montag regarda son jeu. « Je... je réfléchissais. Au feu de la semaine dernière. Au type dont on a cramé la bibliothèque. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— On l'a embarqué pour l'asile. Les hurlements qu'il poussait !

— Il n'était pas fou. »

Beatty arrangea tranquillement ses cartes. « Tout homme qui croit pouvoir berner le gouvernement et nous est un fou.

— J'essayais simplement de m'imaginer ce qu'on ressentirait. Si des pompiers venaient brûler *nos* maisons et *nos* livres, je veux dire.

— Nous n'avons pas de livres.

— Mais si on en avait ?

— Vous en avez, vous ? »

Beatty battit lentement des paupières.

« Non. » Le regard de Montag se porta sur le mur où étaient affichées les listes dactylographiées d'un million

de livres interdits. Leurs titres dansaient dans les flammes, brûlaient au fil des ans sous sa hache et sa lance qui ne crachait pas de l'eau mais du pétrole. « Non. » Mais dans son esprit un vent frais se leva et se mit à souffler de la grille du climatiseur qu'il avait chez lui, tout doux, tout doux, lui rafraîchissant le visage. Et de nouveau, il se vit dans un parc verdoyant en train de parler à un vieil homme, un très vieil homme, et le vent qui venait du parc soufflait le même froid.

Montag hésita. « Est-ce que... est-ce que ça a toujours été comme ça ? La caserne, notre boulot ? Je veux dire, bon, il était une fois où... »

— Il était une fois ! s'exclama Beatty. En voilà une façon de parler ! »

Imbécile, se dit Montag, tu finiras par te trahir. Lors du dernier autodafé, un livre de contes, il avait saisi une unique ligne au vol. « Je veux dire autrefois, reprit-il, avant que les maisons soient ignifugées... » Soudain, il lui sembla qu'une voix beaucoup plus jeune parlait à sa place. Il ouvrit la bouche et ce fut Clarisse McClellan qui demanda : « Le rôle des pompiers n'était-il pas d'empêcher les incendies plutôt que de les déclencher et de les activer ?

— Ça, c'est la meilleure ! » Stoneman et Black sortirent leur manuel, qui contenait également un bref historique des Pompiers d'Amérique, et l'ouvrirent à une page où Montag, bien que connaissant le texte de longue date, pouvait lire :

Fondé en 1790, pour brûler les livres d'obédience anglaise dans les Colonies. Premier pompier : Benjamin Franklin.

RÈGLEMENT

1. Répondre promptement à l'appel.
2. Mettre le feu promptement.
3. Tout brûler.
4. Revenir immédiatement à la caserne et faire son rapport.
5. Rester en état d'alerte dans l'éventualité d'un autre appel.

Tous regardaient Montag. Il resta de pierre.

Le signal d'alarme retentit.

La sonnerie du plafond se mit à retentir obstinément. Soudain, il n'y eut plus que quatre chaises vides. Les cartes s'éparpillèrent comme une rafale de neige. Le mât de cuivre vibra. Les hommes étaient partis.

Montag était resté assis. En bas, le dragon orange s'éveilla à la vie dans une quinte de toux.

Montag se laissa glisser le long du mât comme dans un rêve.

Le Limier robot se dressa dans sa niche, les yeux pareils à deux flammes vertes.

« Montag, vous oubliez votre casque ! »

Il le décrocha du mur derrière lui, courut, sauta, et ils foncèrent dans la nuit, opposant aux assauts du vent le hurlement de leur sirène et le ferraillement tonitruant de leur engin.]

C'était une maison de deux étages dans la partie la plus ancienne de la ville, lépreuse, vieille de plus d'un siècle, mais qui, comme toutes les autres maisons, avait

« Est-ce que vous voyez maintenant d'où viennent la haine et la peur des livres ? Ils montrent les pores sur le visage de la vie. Les gens installés dans leur tranquillité ne veulent que des faces de lune bien lisses, sans pores, sans poils, sans expression. Nous vivons à une époque où les fleurs essaient de vivre sur les fleurs, au lieu de se nourrir de bonne pluie et de terreau bien noir. Même les feux d'artifice, si jolis soient-ils, résultent d'une chimie qui prend sa source dans la terre. Et pourtant, d'une manière ou d'une autre, nous nous croyons capables de croître à grands renforts de fleurs et de feux d'artifice, sans accomplir le cycle qui nous ramène à la réalité. Connaissez-vous la légende d'Hercule et d'Antée, le lutteur géant dont la force était incroyable tant qu'il gardait les pieds fixés au sol ? Une fois soulevé de terre par Hercule, privé de ses racines, il succomba facilement. Si cette légende n'a rien à nous dire aujourd'hui, dans cette ville, à notre époque, c'est que j'ai perdu la raison. Voilà la première chose dont je disais que nous avions besoin. La qualité, la texture de l'information.

— Et la seconde ?

— Le loisir.

— Oh, mais nous avons plein de temps libre !

— Du temps libre, oui. Mais du temps pour réfléchir ?

Si vous ne conduisez pas à cent cinquante à l'heure, une vitesse à laquelle vous ne pouvez penser à rien d'autre qu'au danger, vous jouez à je ne sais quoi ou restez assis dans une pièce où il vous est impossible de discuter avec les quatre murs du téléviseur. Pourquoi ? Le téléviseur est "réel". Il est là, il a de la dimension. Il vous dit quoi penser, vous le hurle à la figure. Il *doit* avoir raison, tant il *paraît* avoir raison. Il vous précipite si vite vers ses

— C'est le bon côté de la mort ; quand on n'a rien à perdre, on est prêt à courir tous les risques.

— Là, vous venez de dire une chose intéressante, dit Faber en riant. Sans l'avoir lue nulle part !

— On trouve ça dans les livres ? Ça m'est pourtant venu comme ça !

— À la bonne heure. Ce n'était calculé ni pour moi ni pour personne, pas même pour vous. »

Montag se pencha en avant. « Cet après-midi, je me suis dit que si les livres avaient *vraiment* de la valeur, on pourrait peut-être dénicher une presse et en réimprimer quelques-uns...

— On ?

— Vous et moi.

— Oh, non ! » Faber se redressa sur son siège.

« Laissez-moi quand même vous exposer mon plan...

— Si vous insistez pour me le faire connaître, je vais devoir vous demander de partir.

— Ça ne vous intéresse donc pas ?

— Pas si vous vous mettez à tenir des propos qui risquent de me mener au bûcher. Je pourrais à la rigueur vous écouter dans l'éventualité, mais c'est la seule, où l'appareil des pompiers serait lui-même détruit par le feu. Maintenant, si vous me proposez d'imprimer des livres et de nous débrouiller pour les cacher chez les pompiers de tout le pays, de façon à semer le doute et la suspicion chez ces incendiaires, là, je dirai bravo !

— Introduire les livres, déclencher l'alarme et voir les maisons des pompiers brûler, c'est ce que vous voulez dire ? »

Faber haussa les sourcils et regarda Montag comme s'il avait un autre homme devant lui. « Je plaisais.

propres conclusions que votre esprit n'a pas le temps de se récrier : "Quelle idiotie !"

— Sauf que la "famille", ce sont des "gens".

— Je vous demande pardon ?

— Ma femme dit que les livres ne sont pas "réels".

— Dieu merci ! Vous pouvez les refermer et dire : "Pouce !" Vous jouez au dieu en la circonstance. Mais qui s'est jamais arraché aux griffes qui vous enserrant quand on sème une graine dans un salon-télé ? Celui-ci vous façonne à son gré. Il constitue un environnement aussi réel que le monde. Il *devient*, il *est* la vérité. On peut rabattre son caquet à un livre par la raison. Mais en dépit de tout mon savoir et de tout mon scepticisme, je n'ai jamais été capable de discuter avec un orchestre symphonique de cent instruments, en technicolor et trois dimensions, dans un de ces incroyables salons dont on fait partie intégrante. Comme vous pouvez le constater, mon salon n'est fait que de quatre murs de plâtre. Et tenez. » Il brandit deux petits bouchons en caoutchouc. « Pour mes oreilles quand je prends le métro-express.

— Dentifrice Denham ; ils ne peinent ni ne s'agitent, récita Montag, les yeux fermés. Où cela nous mène ? Est-ce que les livres peuvent nous aider ?

— Seulement si le troisième élément nécessaire nous est donné. Un, comme j'ai dit, la qualité de l'information. Deux : le loisir de l'assimiler. Et trois : le droit d'accomplir des actions fondées sur ce que nous apprend l'interaction des deux autres éléments. Et je doute fort qu'un vieillard et un pompier aigri puissent faire grand-chose au point où en est la partie...

— Je peux *trouver* des livres.

— C'est risqué.

— Si vous étiez convaincu de l'efficacité d'un tel plan, je serais bien obligé de vous croire.

— On ne peut rien garantir en ce domaine ! Après tout, quand nous avons à *notre disposition* tous les livres que nous voulions, nous nous sommes quand même acharnés à trouver la falaise la plus haute d'où nous précipiter. Mais le fait est que nous avons besoin de respirer. Que nous avons besoin d'apprendre. Et peut-être que dans un millier d'années nous choisirons des falaises plus modestes pour nous jeter dans le vide. Les livres sont faits pour nous rappeler quels ânes, quels imbéciles nous sommes. Ils sont comme la garde prétorienne de César murmurant dans le vacarme des défilés triomphants : "Souviens-toi, César, que tu es mortel." La plupart d'entre nous ne peuvent pas courir en tous sens, parler aux uns et aux autres, connaître toutes les cités du monde ; nous n'avons ni le temps, ni l'argent, ni tellement d'amis. Ce que vous recherchez, Montag, se trouve dans le monde, mais le seul moyen, pour l'homme de la rue, d'en connaître quatre-vingt-dix-neuf pour cent, ce sont les livres. Ne demandez pas de garanties. Et n'attendez pas le salut d'une seule source, individu, machine ou bibliothèque. Contribuez à votre propre sauvetage, et si vous vous noyez, au moins mourez en sachant que vous vous dirigez vers le rivage. »

Faber se leva et se mit à arpenter la pièce.

« Alors ? demanda Montag.


— Vous parlez sérieusement ?

— Absolument.

— C'est un plan astucieux, je dois dire. » Faber jeta un coup d'œil anxieux vers la porte de sa chambre. « Voir les casernes de pompiers brûler dans tout le pays, dé-

Avant de lire le texte

■ Entre les deux guerres, les connaissances sur l'hérédité s'affinent. Parallèlement, des scientifiques cherchent à améliorer l'espèce humaine. Le clonage des embryons paraît possible dans un avenir assez proche. Il sera effectif sur l'être humain en 1993.

■  Sur le site Internet Wikipedia, faites une recherche sur la famille, la vie et l'œuvre d'Aldous Huxley (1894-1963).



Aldous Huxley
1894-1963

Un «œuf bokanovskifié» a la propriété de bourgeonner, de proliférer, de se diviser. [...] On fait ainsi pousser quatre-vingt seize êtres humains là où il n'en poussait autrefois qu'un seul. (Aldous Huxley)

Les embryons sont programmés pour produire des humains d'une des cinq catégories socioprofessionnelles, Alphas, Bêtas, Gammas, Deltas et Epsilon.

Les Epsilon, destinés au travail, ont été programmés pour n'avoir aucune intelligence.

Ingénieur du Centre de Prédétermination, il cherche les faveurs du Directeur et déteste Bernard Marx.

Conformité.

Bébés à volonté

Le monde de l'an 700 après Ford est anesthésié par un progrès scientifique et technique qui interdit la reproduction naturelle des humains et programme les individus pour les empêcher de penser par eux-mêmes. Le Directeur s'apprête à punir un Alpha, Bernard Marx, pour sa conduite déviante.

Les aiguilles de chacune des quatre mille pendules électriques qui se trouvaient dans les quatre mille pièces du Centre de Bloomsbury marquaient deux heures vingt-sept. « Cette ruche industrielle », comme aimait à l'appeler le Directeur, était en plein bourdonnement de travail. Chacun était occupé, tout était en mouvement ordonné. Sous les microscopes, leur longue queue furieusement battante, les spermatozoïdes se frayaient, la tête la première, une entrée dans les œufs; et, fécondés, les œufs se dilataient, se segmentaient, ou, s'ils étaient bokanovskifiés¹, bourgeonnaient et éclataient en populations entières d'embryons distincts. Partant de la Salle de Prédétermination Sociale², les Escalators descendaient en grondant au sous-sol et là, dans l'obscurité rouge, mijotant à la chaleur sur leur matelas de péritoine, et gorgés de pseudo-sang et d'hormones, les fœtus grandissaient, grandissaient, ou bien, empoisonnés, s'étiolaient à l'état rabougri d'Epsilon³. Avec un petit bourdonnement, un fracas léger, les porte-bouteilles mobiles parcouraient d'une allure imperceptible les semaines et tous les âges du passé en raccourci, jusqu'à l'endroit où, dans la salle de Décantation, les bébés frais émoulus de leur flacon lançaient un premier vagissement d'horreur et d'ahurissement. [...] le visage du Directeur, au moment où il pénétra dans la Salle de Fécondation avec Henri Foster⁴, était grave, figé dans sa sévérité comme s'il était taillé dans le bois.

– Un exemple public, disait-il. Dans cette salle, parce qu'elle contient plus de travailleurs des castes supérieures que toute autre de ce Centre. Je lui ai dit de me retrouver ici à deux heures et demie.

– Il fait très bien sa besogne, dit Henry, s'interposant avec une générosité hypocrite.

– Je le sais. Mais c'est une raison pour être d'autant plus sévère. Son éminence intellectuelle entraîne avec elle des responsabilités morales. Plus les talents d'un homme sont grands, plus il a le pouvoir de fourvoyer les autres. Mieux vaut le sacrifice d'un seul que la corruption d'une quantité de gens. Envisagez la question sans passion, Mr. Foster, et vous verrez qu'il n'est pas de crime aussi odieux que le manque d'orthodoxie⁵ dans la conduite. L'assassinat ne tue que l'individu, et qu'est-ce, après tout, qu'un individu? – D'un geste large, il indiqua les rangées de microscopes, les tubes à essais, les couveuses. – Nous savons en faire un neuf avec la plus grande facilité, autant que nous en voulons. Le manque d'orthodoxie menace bien autre chose que la vie d'un simple individu: il frappe la Société même.

A. Huxley, *Le Meilleur des mondes* (1931), trad. J. Castier, Éd. Plon, 2006.

Retenir

- Dans la contre-utopie (ou utopie malheureuse), le narrateur décrit un monde imaginaire, organisé grâce à des progrès scientifiques très avancés, et jugé parfait par la plupart de ses habitants.
- Pourtant, il prouve au fil du récit, notamment par le ton adopté ou par l'évidence des faits, que ce monde repose sur des valeurs condamnables.
- La fiction est au service d'un réquisitoire contre les dangers possibles de la science entre les mains d'un pouvoir totalitaire: elle invite le lecteur à adopter un regard critique sur sa propre société.